

Les
nôtres



Titre original : *Hauu*

Première édition française parue en 2002 dans la collection Anatolia
aux éditions du Rocher

Copyright © 2019, Sergei Dovlatov Estate
All rights reserved

©2025, Éditions La Baconnière pour la présente édition
Éditions La Baconnière
16 ch. de la Gravière
1225 Chêne-Bourg
Suisse

editions-baconniere.ch

ISBN: 978-2-88960-173-8

Graphisme: Marco Saccaperni

Relecture: Céline Legendre

La chronologie a été établie par Boris Siemaszko

Tous droits réservés

La Baconnière bénéficie du soutien de la République et canton de
Genève de 2023 à 2027 et de l'Office fédérale de la culture pour les
années 2021-2025

Imprimé en Italie par l'imprimerie Esperia sur un papier certifié FSC®

Sergueï
Dovlatov
Les
nôtres

Traduit du russe par Jacques Michaut-Paternò

La Baconnière



La biographie d'Aron, le mari de ma tante, reflète fort bien l'histoire de notre pays. Il fut d'abord lycéen. Puis étudiant révolutionnaire. Après quoi, pour peu de temps, soldat de l'Armée rouge. Ensuite, aussi incroyable que cela paraisse, polonais blanc. Puis à nouveau soldat de l'Armée rouge, mais là de façon plus consciente.

Une fois la guerre civile terminée, oncle Aron entra à l'Université ouvrière. Après quoi il adhéra à la NEP⁶ et, semble-t-il, s'enrichit provisoirement. Puis il participa à la lutte contre les koulaks. Ensuite il purgea les rangs du Parti. Avant d'être lui-même mis sur la touche. Pour avoir adhéré à la NEP...

Lors de la réunion, mon oncle prononça un discours. Il dit :

— Si vous m'excluez, je vais devoir tout raconter à ma femme. Ça va faire un scandale de tous les diables. Bref, à vous de décider...

Les camarades réfléchirent et décidèrent :

— Exclu !

Ensuite, c'est vrai, on le réintégra. Qui plus est, sans même qu'il soit allé en prison.

Il devint fonctionnaire. Directeur de je ne sais trop quoi. Ou responsable adjoint d'un secteur quelconque...

Mon oncle adorait Staline. Il l'adorait comme on adore un fils égaré, sans rien ignorer de ses défauts.

Les disques où l'on avait enregistré les discours du petit père des peuples étaient conservés dans des albums rouges, dont certains étaient ornés de cordonnets et d'un portrait du Guide en trois dimensions.

Lorsqu'il s'avéra que Staline était un bandit, mon oncle en fut sincèrement affligé.

Puis il s'enticha de Malenkov. Il affirmait qu'il était ingénieur.

Lorsque Malenkov fut destitué, il s'enticha de Boulganine. Boulganine avait l'air d'un chef de police provincial d'avant la Révolution. Or mon oncle était justement originaire de la province, de Novorossisk. Sans doute était-il sincère dans son affection pour Boulganine : ce dernier lui rappelait les idoles de son enfance.

Puis il s'enticha de Khrouchtchev. Mais, lorsque Khrouchtchev fut destitué, mon oncle renonça à sa passion. Il en avait assez de gaspiller ses sentiments.

Il décida alors d'aimer Lénine. Lénine étant mort depuis longtemps, on ne pouvait guère le destituer. Même le salir n'était pas chose simple. Autrement dit, on ne risquait pas de lui arracher sa passion...

Dans le même temps, mon oncle montra un certain relâchement idéologique. Il aima Lénine, mais également Soljenitsyne. Et aussi Sakharov. Essentiellement parce que ce dernier avait inventé la bombe à hydrogène, sans pour autant devenir alcoolique, et en plus il combattait pour la vérité.

Mon oncle n'aima pas Brejnev. Il avait l'impression qu'il ne durerait pas (ce qui ne fut pas le cas)...

Dans les dernières années de sa vie, il était quasiment devenu dissident. Un dissident modéré, s'entend. Il était contre Vlassov⁷. Soljenitsyne suscitait chez lui une admiration sélective.

Mon oncle envoyait des billets anonymes à Brejnev. Il les écrivait dans les locaux de la Caisse d'épargne, à l'encre violette. Qui plus est, de la main gauche et en caractères d'imprimerie. Les billets étaient brefs. Par exemple :

« Où mènes-tu la Russie, espèce de monstre ? »

Signé :

« Général Sviridov ».

Ou :

« La BAM⁸ est un rêve ! »

Signé :

« Général Kolioujny ».

Quelquefois il recourait au style métaphorique :

« Tes sourcils nous mettent en péril ! »

Signé :

« Général Netchiporenko ».

Mon oncle voulait en revenir aux sources du léninisme. Moi, non. D'où des engueulades continues. Le niveau de la polémique était bas.

— C'était un espion allemand, disais-je de Lénine.

— Tu n'es qu'un blasphémateur, doublé d'un imbécile !
lançait mon oncle.

Les thèmes que nous abordions étaient assez restreints : la loi de Lynch⁹, la décadence des mœurs, l'épopée du Vietnam...

Mon oncle s'emportait :

— Fasciste, criait-il quelquefois, suppôt de Vlassov !...

Et brusquement le voilà qui meurt. Ou plus exactement qui tombe gravement malade. Il avait décidé qu'il était temps pour lui de partir. Il avait soixante-seize ans.

— Faites venir Sérioja, dit-il.

Je vins aussitôt. Mon oncle, maigre et pâle, reposait sur de grands oreillers. Il pria tout le monde de sortir de sa chambre.

— Sergueï, prononça doucement mon oncle, je meurs...

Je demeurai silencieux.

— Je ne crains pas la mort, poursuivit-il.

Il observa une pause, puis :

— Je me suis trompé en toute bonne foi... J'en ai terriblement souffert... Et j'ai compris ceci : toutes les idoles auxquelles j'ai consacré ma vie se sont révélées fausses... Pour moi c'est la faillite de toutes mes idées...

Mon oncle demanda de l'eau. J'approchai une tasse de ses lèvres.

— Sergueï, poursuivit-il, si je m'en suis souvent pris à toi, c'est parce que j'avais peur. Peur qu'on t'arrête. Tu es excessif... Je te critiquais, mais dans le fond j'étais d'accord avec toi. Il faut que tu me comprennes. Quarante ans dans cette... (ici mon oncle lâcha un juron) de Parti. Soixante ans dans cette... (ici mon oncle réitéra) d'État...

— Calme-toi, lui dis-je.

— ... ont fait de moi une pute, conclut-il.

Il fit un effort pour continuer :

— Tu as toujours eu raison. Je te contredisais parce que j'avais peur pour toi. Pardonne-moi...

Il se mit à pleurer. Il me faisait de la peine. Là-dessus arrivèrent des infirmiers qui le transportèrent à l'hôpital.

On l'emmena dans un hôpital quelconque. Ma tante croyait qu'il s'agirait de la clinique Sverdlov.

— Tu es un vieux bolchevik, disait-elle.

— Non, répliquait mon oncle, je ne suis pas un vieux bolchevik.

— Comment ça ?

— Un vieux bolchevik, c'est quelque chose de concret. Les vieux bolcheviks sont ceux qui sont entrés au Parti avant 1935. Moi, j'y suis entré un peu plus tard.

Ma tante ne pouvait pas y croire.

— Alors tu n'es pas un vieux bolchevik ?

— Non.

— C'est égal, dit-elle, tu dois quand même avoir droit à quelque chose ?

— Il est possible, reconnut mon oncle, que moi aussi j'aie droit à quelque chose. Par exemple, à une pomme...

Bref, on transporta mon oncle dans un hôpital quelconque. Pendant que le médecin l'examinait, il demanda :

— Docteur, vous êtes un ancien combattant ?

— Oui, répondit le médecin.

— Moi aussi, dit mon oncle, alors répondez-moi franchement, d'homme à homme : est-ce que je vais rester longtemps à l'hôpital ?

— Si tout se déroule bien, un mois, répondit le médecin.

— Et sinon, dit mon oncle en riant, beaucoup moins ?...

Il resta à l'hôpital environ trois semaines. Puis on le ramena chez lui.

J'allai aussitôt lui rendre visite.

Mon oncle paraissait triste et calme. Comme s'il avait acquis une sorte de sagesse supérieure.

Cependant, lorsque dans la conversation je mentionnai le nom de Che Guevara, il se mit sur ses gardes.

— Un aventurier et un gangster, dis-je.

— Un parasite et un imbécile, voilà ce que tu es ! répliqua mon oncle. (Puis, s'animant :) Cite-moi une seule bonne idée qui ne soit pas dans le communisme !

Là-dessus, il s'interrompit. Visiblement, il se souvenait de notre dernière conversation. Il me regarda du coin de l'œil, l'air coupable.

Je ne dis rien.

Dès lors, nous nous retrouvâmes fréquemment ; invariablement, nous nous disputons. Mon oncle honnissait la musique rock, le renégat Barychnikov et le général Vlassov. Moi, la médecine gratuite, *Le Lac des cygnes* et Félix Dzerjinski¹⁰.

Puis mon oncle retomba malade.

— Faites venir Sérioja, supplia-t-il.

J'accourus. Il était pâle, défait. Des tas de flacons encombraient sa table de nuit, parmi lesquels la rose intimité d'un dentier.

— Serge, prononça sourdement mon oncle.

Je lui caressai la main.

— J'ai quelque chose de très important à te demander.

Promets-moi que tu le feras.

Je hochai la tête.

— Étrangle-moi, dit-il.

Je me tus, désespéré.

— J'en ai assez de vivre. Je ne crois pas que le communisme puisse être édifié dans un seul pays. Je suis embourbé dans le marais trotskiste.

— Cesse de penser à ça, dis-je.

— Es-tu prêt à faire ce que je t'ai demandé?... Je vois que tu hésites... Bien sûr, je pourrais prendre vingt somnifères. Malheureusement, on n'en meurt pas forcément... Et si je reste paralysé? Si je deviens pour tout le monde un fardeau encore plus pesant? C'est pour ça que je suis obligé de faire appel à toi...

— Arrête, dis-je, arrête...

— En remerciement, dit mon oncle, je te lègue les œuvres de Lénine. Vends-les au poids, tu auras de quoi t'acheter *Burattino*¹¹. Mais d'abord étrangle-moi.

— Arrête, dis-je.

— La méchanceté et la bêtise sont partout, dit mon oncle, la vérité n'existe pas...

— Calme-toi.

— Tu sais ce qui me tourmente? poursuivit-il. Lorsque nous vivions à Novorossisk, il y avait une palissade. Une haute palissade marron. Chaque jour je longeais cette palissade. Ce qu'il y avait derrière, je l'ignore. Je n'ai jamais

demandé. Je ne pensais pas que c'était important... La vie est tellement absurde, tellement stupide ! Alors, tu refuses ?

— Arrête, dis-je.

Mon oncle se détourna et se tut.

Deux semaines plus tard, il était rétabli. Nos querelles reprirent de plus belle.

— Imbécile ! criait mon oncle. Tu ne veux pas comprendre ! L'idée du communisme, même compromise par des incapables, reste géniale. Ce n'est pas pour rien que des millions de gens partagent l'idéologie communiste !

— Qui la partage ? dis-je. Pas un seul homme sensé !...

— Tu voudrais me faire croire que personne ne la partage ? vociférait mon oncle, cramoisi. C'est ça, personne ne la partage et tout le monde se tait ? Tous les gens sont des hypocrites alors ?

— On n'est pas obligé de partager une idéologie. Ou on l'accepte, ou on ne l'accepte pas. C'est comme la prison : content ou pas, on est bien forcé d'y rester...

— Imbécile ! hurlait mon oncle. Traître, profiteuse !...

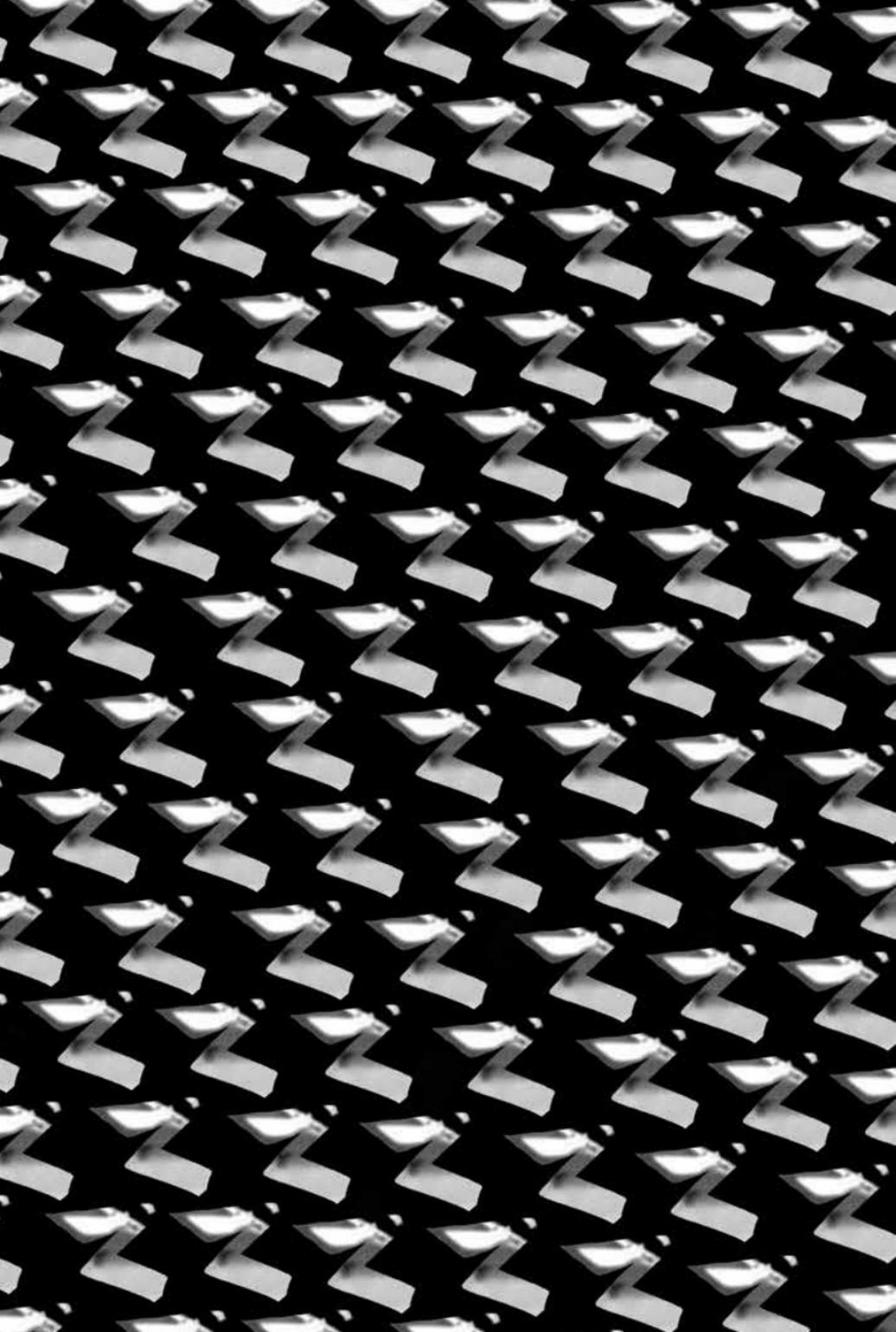
À son chevet était accroché un petit portrait de Soljenitsyne. Lorsque des gens venaient le voir, mon oncle le retirait...

La même situation se répéta plusieurs fois. Mon oncle tombait malade puis se rétablissait. Nous nous disputions. Ensuite nous nous raccommodions. Les années passaient. C'était maintenant un vieillard. Il ne pouvait plus marcher. J'étais très attaché à lui...

Comme je l'ai déjà dit, la biographie de mon oncle reflète l'histoire de notre pays... De notre affreux et bien-aimé pays...

Mon oncle finit quand même par mourir. Dommage...

Quant à la haute palissade marron, je ne cesse d'y penser...



Sergueï Dovlatov à La Baconnière

Le livre invisible. Le journal invisible

La zone. Souvenirs d'un gardien de camp

La filiale

La valise

Le domaine Pouchkine

Le compromis

L'étrangère

Pas seulement Brodsky, avec Marianna Volkova

5	GRAND-PÈRE ISAAC
11	GRAND-PÈRE STEPAN
17	ONCLE ROMAN
25	ONCLE LÉOPOLD
39	TANTE MARA
47	ONCLE ARON
55	MA MÈRE
67	MON PÈRE
77	MON COUSIN
101	GLACHA
113	LE COLONEL DIT QUE JE T'AIME
129	KATIA
135	KOLYA
137	NOTES
141	CHRONOLOGIE

Éditions La Baconnière